art press

NOVEMBRE 2026 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

LEOS CARAX

KERRY JAMES MARSHALL

SÉRAPHINE DE SENLIS

ALEXANDRA BIRCKEN

D.H. LAWRENCE PAULINE MARI



COLLECTIONNER LA PHOTOGRAPHIE

548

DOM 9,90 € - PORT.CONT. 9,90 €
BEL 9,70 € - CA 14,66 $CA
JAPON 1760 JPY - CH 16,90 FS
MAROC 95 MAD

M 08242 - 548 - F: 7,90 € - RD

« LE GRAND PAN REVIENT. »

Ezra Pound, 1965

LIVRES

EN LIBRAIRIE

86 **D. H. LAWRENCE**
PAN EN AMÉRIQUE
Felix Macherez

89 **MICHEL FOUCAULT**
– DITS ET ÉCRITS. UNE ANTHOLOGIE
– LA CROISADE DES ENFANTS
Maria Rybalchenko

90 **PAULINE MARI**
LES AMOURS FÉES
Interview par Jacques Henric

92 **VICTOR DUMIOT**
LOLA VA MOURIR
Pierre Le Dauphin

93 **BORIS BERGMANN**
MINOTAURE
Elsa Viet

94 **YANNICK HAENEL**
LA SOLITUDE DES PROFESSEURS EST INFINIE
Matthieu Peck

95 **PAULA MODERSOHN-BECKER ET RAINER MARIA RILKE**
CORRESPONDANCE 1900-1907. SUIVI DE REQUIEM POUR UNE AMIE
Christophe Solioz

FEUILLETON

98 **CHARLES BUKOWSKI**
BRÛLER DANS L'EAU, SE NOYER DANS LES FLAMMES
Jacques Henric

MORT ET RÉSURRECTIONS DU GRAND PAN

Felix Macherez

D. H. Lawrence, *Pan en Amérique*
Pésenté et traduit de l'anglais
par Guillaume Pigeard de Gurbert
Allia, 52 p., 7 euros

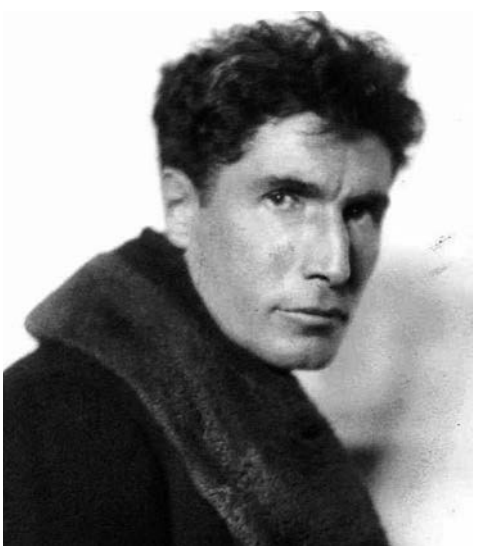
« Le Grand Pan est mort », proclamait l'Antiquité. De Rabelais à Ezra Pound, de Mallarmé à John Cowper Powys, des écrivains n'ont cessé de le ressusciter. Dans *Pan en Amérique*, D. H. Lawrence convoque le dieu-faune pour renouer avec la vie.

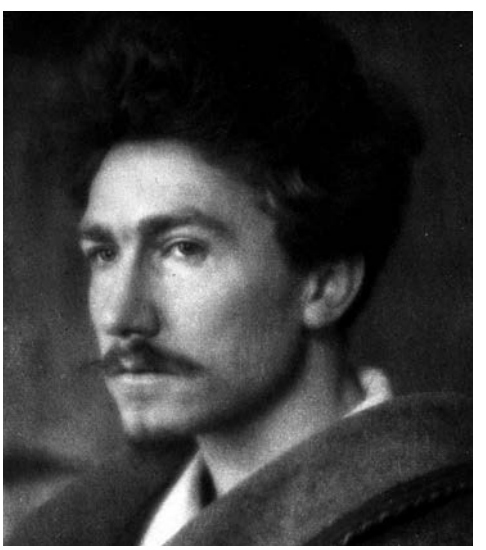
« Vaut-il mieux avoir une machine dans ses mains, et ainsi éviter le contact vivant : les difficultés, les douleurs ! »
D. H. Lawrence

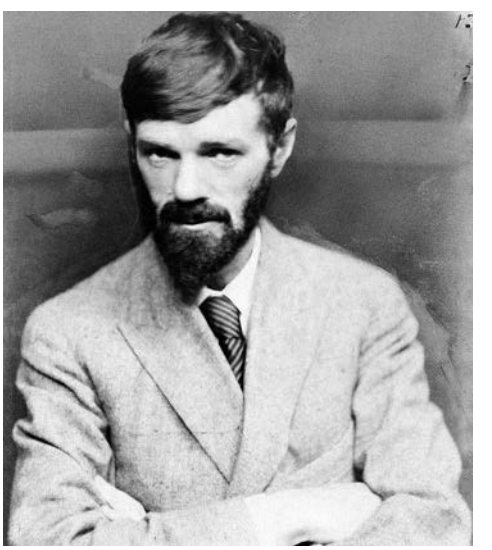
■ Une phrase traverse deux mille ans de littérature sans jamais tout à fait s'éteindre : « Le Grand Pan est mort. » Plutarque la recueille dans son traité *Sur la disparition des oracles* : une voix monte de la mer, une nuit ; elle ordonne à des marins, en pleine traversée, d'annoncer, une fois de retour à terre, la mort du dieu-bouc. On croit clore le dossier antique. On se trompe. Car Pan – « Tout », en grec – ne peut disparaître sans qu'avec lui se convulse l'ensemble de ce qui est.
Rabelais le flaire le premier. Dans *le Quart Livre* (1552), Pantagruel retourne le mythe : la mort de Pan n'est qu'un masque qui tombe, révélant le visage qui l'attendait depuis toujours, celui du Christ. Sa fin n'est qu'un seuil : une totalité s'efface pour qu'une autre s'installe sur son trône encore chaud. Un siècle passe. Dans son *Paradis perdu* (1667), John Milton convoque le dieu-faune comme étalon d'innocence pour mieux le dépasser : l'Éden fait oublier jusqu'au souvenir de ses danses. Pascal creuse la prophétie dans ses *Pensées* (1670). Simple prélude.

TOUT NE MEURT JAMAIS

Encore un siècle, et l'Europe bascule. Au tournant du 19e siècle, le positivisme triomphe, aveugle à tout ce qui ne se mesure pas ; l'industrie dresse sa mécanique glacée, dirigée vers l'utilité. L'époque s'installe, plate, sans transcendance, sans vertige. « Dieu est mort », couronne le tout Nietzsche, plutarquement, en 1882. Mais si Dieu est mort, c'est que le trône est libre, et le Grand Pan reprend sa place. Il a survécu à ses propres funérailles, déjouant les pronostics de ses fossoyeurs trop pressés. Et le voilà signe et symbole d'un retour du surnaturel, du sacré, du mythe à l'âge du Progrès majuscule. Surgit alors une bande d'illuminés, de déments magnifiques, qui s'emparent de l'idole pour lui tailler un masque neuf – jamais le même. Le dieu-faune s'infiltre dans une constellation d'œuvres éparses, étanches les unes aux autres, contradictoires parfois, mais fraternellement unies par ce même mépris d'un monde aplati sous la lourde semelle de la raison.
Laissons Jules Michelet ouvrir le bal. Vous ne l'attendiez pas là, l'historien romantique ? Détrompez-vous. Au chapitre inaugural de *la Sorcière* (1862), « La mort des dieux », une voix mystérieuse court sur les rives de la mer Égée : Pan est mort. C'est aussitôt la liesse eschatologique, la joie des premiers chrétiens qui espèrent voir disparaître la Nature et, avec elle, la tentation, la vie elle-même, bientôt le monde. Le vieux Pan meurt, et les chrétiens en font leur diable. Mais l'acte de décès n'est pas fiable. Au chapitre IX du Livre II, Michelet retrouve le dieu vivant « dans la sublime fixité des lois qui dirigent l'étoile et qui non moins dirigent le mystère profond de la vie ». Et c'est la sorcière qui, à travers les siècles, hérite en secret de ce culte déchu. Chez Mallarmé, dans *l'Après-midi d'un faune* (1876), le godelureau cornu n'est pas mort – il dort. Émergeant groggy de sa sieste, il ne sait plus s'il a réellement *pris* les deux nymphes ou seulement rêvé de les prendre. Il ne tranchera jamais. Mais, à force de ressasser le songe sexy, ce va-et-vient incessant entre réalité et fantasme prend la cadence des coups de reins : le désir enfle, s'épaissit, jusqu'à ce que le faune, vidé d'amour, retourne au sommeil. À cette mayonnaise érotique parfaite, Arthur Machen, dans sa nouvelle *le Grand Dieu Pan* (1890), oppose la violence du mythe. Franchir la limite du monde visible pour se confronter au « Grand Tout » ne mène qu'au désastre : voir la face cachée de la création, vouloir accé-







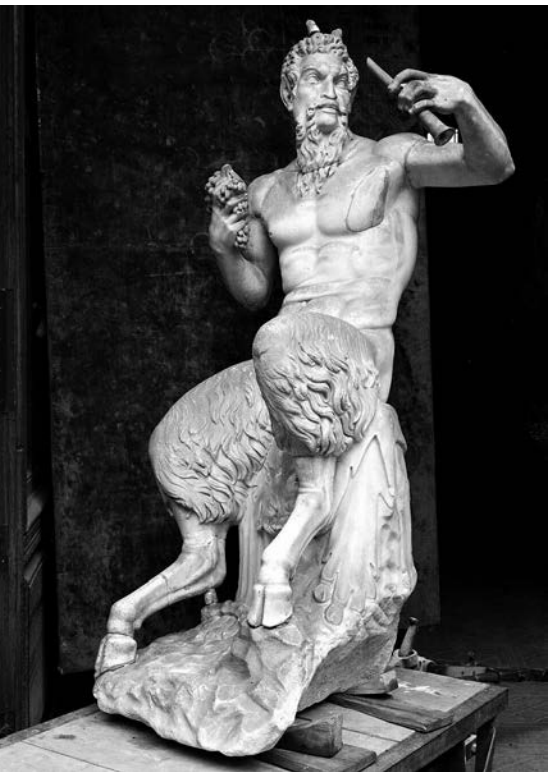


Nicolas Poussin. Le Triomphe de Pan. 1636. Huile sur toile. 135,9 × 146 cm. (Coll. National Gallery, Londres)

der à son mystère, se paie de la folie, de la déchéance, du sang répandu. En 1896, dans son poème « To the Great God Pan », John Cowper Powys prend le contre-pied : ce qui était système d'abîme devient puissance tutélaire, noyau irradiant de vie et d'extase. En 1915, dans *Visions and Revisions*, l'envoûteur lyrique récidive. Reprenant chez Rabelais l'épisode de la mort de Pan, Powys en tire un système plus vaste : il n'y a pas de deuil définitif, le Tout ne meurt jamais, il se métamorphose, il se fait vin, rire, obscénité, il court sous la peau du monde. À Londres, de 1902 à 1928, J. M. Barrie cisèle son conte cruel, *Peter Pan*. Il y transpose l'amoralité sauvage du dieu, déplaçant le mythe vers l'enfance éternelle, c'est-à-dire vers un au-delà du Temps, donc un refus de l'Histoire. Charmant sur papier ; glaçant à y regarder de près (1). Puis vient la gifle moderniste d'Ezra Pound. Dans « Pan Is Dead » (*Ripostes*, 1912), l'absence de Pan ouvre un gouffre, un trou par où se dévide, en glouglou, la sève du continent. Il enfonce le clou au Chant XXI (1928) des *Cantos*, crachant sa malédiction à la face des usuriers : « Maudit sois-tu, Midas, Midas privé de Pan. » Interprétation hallucinée et lucide. À travers Midas, Pound cogne sur les élites, les banquiers, tous ceux qui amassent et qui, en échange, ont liquidé toute vitalité spirituelle et créatrice. Tout est dit : Midas détient l'or, mais Pan détient la vie.

La présence en creux de Pan devient le gond sur lequel grincent les temps nouveaux. Là où Pound y voit le symptôme d'une civilisation séchée sur pied par l'usure, D. H. Lawrence y décèle une volonté certaine de s'avilir. Et c'est ce même gond qu'il fait pivoter depuis le désert américain, où le diagnostic se pose à nouveau, mais autrement.

Page de gauche. De gauche à droite :
John Cowper Powys. (Ph. DR). **Ezra Pound.** (Ph. Alvin Langdon Coburn). **D. H. Lawrence.** ca 1925. (Ph. DR).



Pan. IIe siècle après J.-C., Rome. Sculpture en marbre. 174 × 88 × 77 cm. (© Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn/Maurice et Pierre Chuzeville)

Écrit en 1924 aux États-Unis, publié en 1926, puis repris dans *Phoenix* (posthume, 1936), *Pan en Amérique* s'enracine dans un Nouveau-Mexique qui vient d'être annexé par les États-Unis. Terre des Apaches, des Navajos, des Pueblos, Lawrence y reconnaît les derniers vestiges d'une culture traversée par l'évidence folle de la communion, où roche, arbres, feu, étoiles demeurent des forces vitales. Rien à voir avec le paysage occidental, bouché, morne, automatique. L'Occident a changé de décor, et s'en félicite : l'homme s'est banni lui-même de la nature en prétendant la conquérir, la réduisant à une matrice comptable, une réserve à piller. Victoire totale dont, curieusement, nul ne semble être sorti vainqueur. La nature est domptée, rangée, encadrée. Et c'est précisément hors de ce cadre que Lawrence va chercher Pan, figure de ce qui résiste, déborde et échappe toujours.

Paganiste furieux, il fouille, dans les recoins les plus reculés de la Grèce magique jusqu'aux confins de la sagesse amérindienne, une pensée encore intacte, non corrompue (2). Deux points d'ancrage séparés par les siècles et les océans, mais qui lui semblent relever d'une même intuition originelle, antérieure au schisme entre l'homme et la création. C'est lyrique et religieux. Il restitue au dieu sa chair première.

Pan rendu au Tout, Lawrence n'a plus besoin de chercher loin, un pin suffit à l'exalter. « L'arbre concentre la puissance terrestre du fond des entrailles de la Terre, et jusqu'à la course étoilée du firmament. […] Il fait vibrer sa présence dans mon âme, et je suis avec Pan. » De l'arbre, il passe à la chasse, à cette « étrange connexion psychique entre le chasseur et le chassé » : « Le chasseur ne connaît pas l'ennui, car toute chose est vivante et active, et le danger est inhérent à tout mouvement. » Après la chasse, le feu éteint, cette même communion se prolonge jusque dans le plaisir : l'homme s'adresse à la femme comme à une nuit à pénétrer en silence. Paganisme sexuel. Doux rêve… On pense à *la Chasse spirituelle* de Rimbaud, ce livre fantôme, disparu ou jamais écrit, qui n'a survécu que dans la légende laissée par Verlaine. Mais peu importe le manuscrit, le titre suffit, et dit déjà tout : une même mystique de la chasse, où il ne s'agit pas tant de traquer l'animal que de remonter la piste perdue du rapport de l'homme à l'univers. « Nous avons besoin de l'univers pour vivre à nouveau, afin que nous puissions vivre avec lui. Un univers conquis, un Pan mort, ne nous laisse rien avec quoi vivre. […] Cependant pourquoi vivons-nous, sinon pour vivre ? »

PAN CONTRE LES ROBOTS

Un Pan mort, c'est le royaume de la mécanique. Voilà, pour Lawrence, le véritable adversaire de la vie. Entre l'être, les choses et le mystère s'est glissée la machine, c'est-à-dire la mort. Dans cette rupture de la « vieille Totalité », c'est la suture qui maintenait l'âme spirituellement agglomérée qui se défait : l'esprit enfle, les nerfs s'étranglent, le corps suffoque. Et partout, les dés sont pipés : « En Amérique, chez les Indiens, le plus vieux Pan est toujours vivant. Mais il est en train de mourir rapidement. » La modernité est déjà là : « Il ne sert à rien de glorifier le sauvage, car il tuera Pan de ses propres mains pour une voiture. » Reste une faille pourtant, une embardée : « Et que nous soyons vendeur ou chauffeur d'autobus, nous pouvons encore choisir entre l'univers vivant de Pan et l'univers mécanique […]. La machine n'a pas de fenêtre. Mais les fenêtres de l'être humain, fût-il le plus mécanisé, sont seulement clouées ou murées. » Cette fenêtre, comment ne pas y reconnaître l'appel d'air d'un ordre à nouveau absolu, rédempteur – dont l'écologie, devenue catéchisme bourgeois pour sauveurs retors au torse bombé, n'est plus que la caricature ?

Ce que Lawrence saisit au Nouveau-Mexique n'a rien perdu de son acuité. Tout s'est seulement pourri, accéléré. Ce qui n'était encore que dialectique est devenu histoire, et désastre historique. Mécanisation de l'homme, dématérialisation du monde, humanisation de la machine. Même mouvement, même pli tragique – monotone crucifiement de l'être dans un ciel vide, glissement inavoué de l'homme dans le robot.

La chasse, telle qu'il la conçoit, appelle la corrida. Dans l'une comme dans l'autre, c'est l'homme et la bête, le risque, la cruauté, le sang, la chair qui tremble, et la mort au bout. Deux cérémonies sacrificielles donc, où l'homme et l'animal sont rendus à cette « étrange connexion » qui les unit. L'espèce humaine fait partie de la nature, et la nature ne connaît pas la paix. Bien sûr, la société de consommation, qui veut tout ranger, tout hygiéniser, tout effacer jusqu'au souvenir de notre animalité inconsciente, s'emploie méthodiquement à liquider tout ça. C'est ainsi. Mais voilà. L'expansion sentimentale de la morale ne mesure jamais ce qu'elle détruit : elle croit arracher l'homme à sa barbarie, elle l'arrache en vérité au ciel, à la terre, à lui-même. Elle préfère l'abstraction : le bifteck sous plastique, l'image pub du bifteck à la place du bifteck. Au réel, elle substitue son double, le simulacre. « Pan, le mystère-Pan, le pouvoir-Pan. » Que savent encore de lui nos contemporains, roulés dans les velours ambigus de l'irrésistible mollesse ? Qui s'émeut encore devant la scandaleuse fantaisie de la nature ? La danse sacrée des abeilles, la corne du rhinocéros, les yeux de vache somptueux, la détresse du coq faisant des pointes sur ses tarses, crête en herse dans le soleil rouge ? Le vent d'orage balayant la prairie ? L'infini retrouvé des nuages allés avec la neige ? Qui ressent encore ce vertige : être vivant ? Nous avons perdu jusqu'à la faculté de nous émerveiller devant ces prodiges. Question d'état d'esprit. De transfiguration. Et nous voilà, comme les Indiens de Lawrence, à la fois victimes et complices, contraints de « tuer Pan de nos propres mains » pour un fétiche technologique de plus.

Dans un monde qui va se rétrécissant, devenant toujours davantage vide et virtuel, carcan et écrans, esbroufe et bluff, signe d'une nouvelle crise de civilisation, le Grand Pan revient encore (3), dernier nerf vivant dans la carcasse de ce qui s'efface. La réédition de ce livre en est l'indice. Le cycle ne s'achève que pour renaître là où il a toujours commencé : dans l'homme rendu à lui-même. Et de là, peut-être, une fenêtre entrouverte. ■

1 Voir l'entretien avec Philippe Forest sur *Peter Pan*, *artpress* n°547, octobre 2026. **2** « La sauvagerie primitive d'un pin fait aussi la force de l'homme. Alors donne-moi de ton pouvoir, ô arbre ! et je te donnerai du mien. Et c'est ce que les hommes ont dû dire, […] à l'époque où tout était Pan. C'est ce que, en un sens, les Indiens aborigènes disent encore avec force […] lorsqu'ils exécutent la danse sacrée […]. » Comment ne pas penser à Antonin Artaud ? Même refus de l'homme séparé de ses forces, même volonté de remonter aux « sources de l'Esprit Primitif ». En 1936, Artaud part au Mexique chez les Tarahumaras, « race principe » faite, selon lui, du même tissu que la nature. **3** « Le Grand Pan revient » : ces mots, Ezra Pound les adressa à Dominique de Roux en 1965, lors de son dernier séjour à Paris, au sortir d'un déjeuner avec Henri Michaux où il n'avait ni parlé ni mangé.